

LES CANNIBALES
DE L'ÉTAT

Gagnons...

AVEC LA COLLABORATION DE
MICHEL LEVINE

Éditions Ramsay
103, boulevard Murat
75016 Paris

Marie-Noëlle
Lienemann

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*
© Éditions Ramsay, Paris, 1994.
ISBN : 2-840410-08-7

Directeur de collection
Jean-Claude Gawsewitch

— Marie-Noëlle, tu exagères...
Cette phrase me revient souvent en mémoire, lorsque j'évoque Pierre Bérégovoy, les discussions quelques fois tendues que j'avais avec mes camarades ministres ou secrétaires d'Etat... et puis il y avait Béré, s'efforçant d'être serin, détestant les éclats de voix, les affrontements, s'employant à résoudre les problèmes, à calmer le jeu...

Quelquefois, les mots volaient plus vite que les pensées. Surtout dans les conseils interministériels, où l'absence du chef de l'Etat permettait qu'on se passe de gants pour les prises de bec. Derrière chaque ministre que j'interpellais, je voyais frémir les quelques hauts fonctionnaires de son staff et j'étais prête à parier qu'ils pensaient : « la folle a encore frappé » ou « qu'est-ce que la Bienemann va encore nous sortir ? ». Je lissais comme dans un livre sur leurs visages polices.

si mon père était SFIO ma mère était de sensibilité gaulliste.

Adolescente, j'ai commencé à militer vers 1967, contre la guerre du Vietnam. En mai 68, j'étais déléguée des élèves dans mon lycée, tendance « gauchiste responsable », mais surtout branchée sur mes études, et ce n'est que lorsque je suis entrée à l'École normale supérieure d'enseignement technique que j'ai entendu dire qu'on renouvait le PS. Quand j'ai adhéré à ce parti, en 1972, c'était une sorte de retour aux sources. J'étais « autogestionnaire deuxième gauche », en rupture avec ma familiale tradition SFIO, mais je trouvais aussi que dans cette bonne vieille maison, tout n'était pas à jeter. Donc même parmi mes amis politiques, j'étais un peu atypique. J'avais été nourrie du refus des systèmes froids, des mécanismes politiques réduits : à ce titre, je n'ai jamais été une marxiste pur jus. Rien ne m'est plus étranger que la passion des systèmes et le désir obsessionnel de faire le bonheur des peuples sans leur consentement...

Dans les années soixante-dix, à Massy, où j'habitais, je faisais partie d'un comité de défense des locataires. Nous étions un certain nombre — à dire vrai, un petit nombre — à nous être mis en tête que les locataires des HLM devaient être

Parce que je savais comment ils raisonnaient. J'avais appris à connaître leur système mental.

Ce qui me faisait enrager, c'était de voir si souvent une idée généreuse, une mesure audacieuse, enfin quelque chose qui allait changer la vie, s'enliser, être fractionné ou vidé de toute substance par ces maudits technocrates. Ils étaient — ils sont — les champions toutes catégories de l'embrouille et du placage de couvercle sur la marmitte.

— Marie-Noëlle, tu exagères...

Je sais bien qu'au fond, Béré me donnait raison.

Il me trouvait sans doute trop directe, c'est-à-dire maladroite. Mais il comprenait mon combat, ne serait-ce que parce que souvent, c'était aussi le sien.

A bien y réfléchir, je me suis trouvée tôt sur la brèche. Le virus politique, je l'ai contracté très jeune, car issue d'une famille où on avait beaucoup milité. Du côté maternel on était socialiste, ce qui à son époque n'était pas si fréquent. Dans l'autre branche, on était de l'autre bord. J'ai donc vécu très tôt dans un climat pluraliste et le partage des eaux s'est poursuivi à travers les générations :

citée de nos immeubles. Lorsqu'on finissait par nous recevoir, de guerre lasse, et que nous osions demander à consulter le détail des charges à acquitter, on ne nous fournissait les chiffres qu'au compte-gouttes. Interdiction de faire des photocopies : nous devions recopier à la main, comme des scribes du Moyen Âge. Rien ne devait tellement changer avec les années puisque ministre, j'ai dû prêter mon fax à une association pour qu'elle puisse photocopier ces satanées charges, visible-ment considérées comme relevant du secret-défense... À cette époque, je croyais que cette mesquine guérilla picrocholine n'était menée qu'à notre échelon, et qu'aux étages supérieurs, ceux de la décision, la technocratie s'effaçait devant le politique.

Ce en quoi je me trompais lourdement.

Je me préparais à devenir prof de math et de physique-chimie quand j'ai été élue secrétaire nationale des étudiants socialistes, peu de temps après maître adjoint de Massy, spécialisée dans les problèmes scolaires, puis conseiller général. Rien ne se passait dans la facilité : à l'intérieur du parti, j'avais en général à mes côtés les militants et, en face, les caciques, petits ou gros, si bien que je

traités comme des citoyens à part entière et donc, recevoir des informations, obtenir des comptes et intervenir sur les problèmes qui les concernaient.

C'est vers cette époque que j'ai fait véritablement connaissance avec les individus avec qui j'allais, pendant de longues années, m'alpaguer, me coltiner voire m'étriper, je veux parler des technocrates. Non pas des petits fonctionnaires ou des bureaucrates de petit calibre, mais de ces hommes censés prendre des décisions et nous « gérer », comme on ne disait pas encore.

Ceux à qui nous avions alors affaire nous regardaient de très haut et nous prenaient visible-ment pour des niais, un ramassis de baba cool mal recyclés et de gauchistes brumeux. Leur ton à la fois condescendant et péremptoire me faisait bouillir les sangs. Quand nous leur parlions environnement, cadre de vie, nuisances, mal de vivre, ils nous répondaient grands projets, espaces, urbanisation, le tout assaisonné de termes techniques compliqués à souhait. Ils étaient l'avenir radieux, nous étions le passé ringard.

Je me souviens de ces heures d'attente, en compagnie d'autres empêcheurs de gérer en rond, à la porte de notre société HLM, pour demander qu'on nettoie des caves ou qu'on répare l'électri-

CANNIBALES DE L'ÉTAT

Cette maudite voie m'a poursuivie pendant un bon bout de temps, comme une chère, vieille et détestable ennemie.
L'histoire mérite d'être contée, car elle vaut son pesant de bitume.

CANNIBALES DE L'ÉTAT

Passais toujours ric-trac lors des votes de désignation internes.

Les responsabilités municipales me permirent de retrouver ces chers technocrates. Ils étaient différents et en même temps, c'étaient les mêmes.

Par bonheur, le fait d'avoir fait l'École normale supérieure d'enseignement technique (Enset) et d'avoir eu des copains dans les prépas des grandes écoles, X ou Ponts, faisait que face à la morgue des technos, je ne ressentais aucun complexe d'infériorité.

En même temps, quelque chose de fondamental me séparait d'eux. Une frontière presque palpable.

Appelons cela le mythe de l'Élu. À mes yeux, rien n'est plus important à respecter que le suffrage universel, rien ne saurait s'y substituer. Certes, il serait indispensable d'accroître le contrôle populaire sur les élus pour éviter de se transformer en petits roitelets, mais entre un technicien nommé et un élu, j'aurai toujours tendance à penser que le second, qui aura pris la responsabilité (et le risque) de se présenter au suffrage de ses concitoyens, possèdera une légitimité supérieure.

C'est à l'époque où j'étais toute fraîche élue locale que j'ai découvert l'existence de la A87.